

# CONFÉRENCE

FAITE AU MUSÉE GUIMET, LE 17 JANVIER 1904

PAR M. S. REINACH

SUR

LES APOTRES CHEZ LES ANTROPOPHAGES

---

On ne peut faire chaque jour une découverte soit historique, soit archéologique, et, en ce qui nous concerne particulièrement, nous sommes loin d'avoir la prétention d'apporter un fort contingent à la masse commune d'érudition de nos savants collègues des autres Sociétés : mais nous pouvons au moins nous donner la satisfaction de nous instruire nous-mêmes au moyen des nombreuses communications qui nous sont faites et dont la plupart présente le plus grand intérêt.

Au milieu de toutes les publications récentes qui nous été adressées, mon attention a été appelée particulièrement, je puis dire captivée, par les conférences faites au Musée Guimet et contenues dans le 15<sup>e</sup> volume de ses annales : elles mériteraient d'être analysées toutes, parce que indépendamment du sujet qui fait l'objet de chaque conférence, les considérations élevées qui les accompagnent peuvent s'appliquer à d'autres matières.

Je me propose de vous entretenir de la conférence faite par M. Salomon Reinach, le 17 janvier 1904, sur « les apôtres

chez les antropophages », ou une légende de Saint Mathias et de Saint André.

Le propre des savants est de ne s'appropriier, de ne publier que ce qu'ils ont expérimenté ou vérifié eux-mêmes, et de reconnaître qu'ils ne peuvent rien affirmer au delà : le propre des ignorants, au contraire, est de prétendre tout connaître, sans avoir rien appris, et de répandre comme véridiques des faits où la fantaisie et le merveilleux, propagés de proche en proche et augmentés au gré de l'imagination de chacun, finissent par constituer de véritables légendes.

« La propagation du christianisme à travers le monde romain fut très rapide : au commencement du II<sup>e</sup> siècle les chrétiens sont déjà assez nombreux pour inquiéter les païens : à la fin du siècle, ils se croient les maîtres ; un siècle encore, ils seront les maîtres de l'Empire. »

Comment cette propagation s'est-elle opérée pendant le premier siècle qui fut l'époque décisive ? Jésus avait douze disciples qui furent ses apôtres, auxquels il commanda de répandre sa doctrine dans tout le monde : de ces apôtres il n'en est que deux, Saint Pierre et Saint Jean, dont la biographie puisse être exquissée : nous ne parlons pas de Saint Paul, dont la vocation est postérieure à la mort du Christ : en revanche, que savons-nous des autres, de Philippe, d'André, de Jacques, de Barthélemy, de Mathias, qui fut substitué à Judas, et des cinq autres ? Eusèbe nous apprend d'après origine que Thomas eut en partage le pays des Parthes, André celui des Scythes, et Jean l'Asie. A défaut de documents écrits et de témoignages précis, les imaginations surexcitées par la foi, favorisées par l'ignorance et l'attrait des merveilleux donnèrent lieu à des actes apocryphes dont on possède un grand nombre en diverses langues. en grec, latin, copte, syriaque, arabe : tous n'ont pas encore été publiés, et chaque jour de nouvelles découvertes viennent s'ajouter aux précédentes.

Cette littérature très curieuse et très instructive, dit le conférencier, ne nous apprend pas ce qu'ont dit et fait exacte-

ment les disciples et les premiers chrétiens, mais ce que l'on croyait à ce sujet dès le iv<sup>e</sup> siècle dans les classes inférieures des communautés chrétiennes, et aussi quel singulier mélange de piété et de romanesque, séduisait les imaginations de ce temps là.

M. Salomon Reinach expose ainsi « les actes d'André et de « Mathias dans la cité des antropophages ».

Les Apôtres, s'étant réunis en un même lieu, tirèrent au sort pour se partager les pays où ils devaient aller enseigner le christianisme. La contrée des antropophages échut à Mathias, celui qui avait remplacé Judas après sa trahison. Ces Antropophages étaient de terribles gens ; ils ne mangeaient pas de pain, ne buvaient pas de vin, mais se nourrissaient de la chair et du sang des hommes. Quand un étranger entrerait dans leur ville, ils le saisissaient, lui crevaient les yeux et lui donnaient à boire une drogue magique qui lui ôtait la raison. Dès que Mathias eut franchi la porte de la ville, ils le saisirent, l'aveuglèrent, lui firent boire la drogue, le conduisirent en prison et lui apportèrent de l'herbe à manger. Mathias ne mangea point, mais, dans sa détresse, adressa de ferventes prières à Jésus.

Pendant qu'il priait dans sa prison, il vit tout à coup une grande lumière et de cette lumière sortit une voix qui lui dit : « Cher Mathias, recouvre la vue ». Et immédiatement il vit clair. Puis la voix l'exhorta à prendre courage et lui promit qu'il serait sauvé par l'apôtre André, qui arriverait après vingt sept jours et le délivrerait de sa dure captivité.

Mathias s'assit dans sa prison et chanta. Lorsque les bourreaux entrèrent, cherchant les victimes désignées ce jour là, Mathias ferma les yeux, afin qu'ils crussent qu'il était encore aveugle. On lui avait attaché à la main droite une étiquette où la date de son emprisonnement était inscrite ; il devait, comme une bête à l'engrais, attendre ainsi trente jours révo- lus, après quoi on l'emporterait pour le tuer et le dépecer.

Le vingt septième jour, le Seigneur apparut à André et lui ordonna de partir avec ses disciples pour le pays des Anthro

popages, afin de délivrer Mathias ; il fallait que cela fût accompli dans le délai de trois jours. L'apôtre répondit qu'il était prêt à partir, mais que le pays des Anthropophages était trop loin, qu'il était impossible de s'y rendre dans un si bref délai et que le Seigneur ferait bien de charger un ange de cette mission. « Obéis, lui répondit le Seigneur. Lève toi de bon matin et te rends sur le rivage avec tes disciples ; tu y trouveras un bateau. » Et, après avoir béni André, il remonta au ciel.

Le lendemain matin, à la première heure, André et ses disciples descendent au rivage et voient un petit bateau dans lequel sont assis trois hommes. « Où allez vous, frères ? » leur demanda t il. « Nous allons, répondit le pilote patron, au pays des Antropophages. » « Moi aussi, dit André. » « Mais, dit le pilote, tout le monde évité d'aller dans ce pays-là ; pourquoi donc y vas-tu ? » « J'y ai quelque affaire, répondit André, et je voudrais que tu nous prisses à bord, mes compagnons et moi. » « Entrez donc, dit le pilote. »

« Avant d'entrer, reprit André, il faut que je te dise que nous n'avons pas d'argent pour payer notre passage ; nous n'avons même pas de pain à manger. » — « Comment alors pensez vous embarquer et faire la route ? » demanda le pilote.

« Ecoute, frère, nous sommes les disciples du Seigneur Jésus Christ, le bon Dieu, qui nous a ordonné d'aller prêcher, mais nous a interdit d'emporter avec nous de l'argent, de la nourriture, ni même un vêtement de rechange. Si tu veux nous accepter tels que nous sommes, dis le nous ; sinon, nous devons chercher un autre moyen. » — « Si c'est là l'ordre que vous avez reçu, dit le pilote, et que vous vous y conformiez, je suis heureux de vous recevoir à bord, bien plus que ceux qui me donnent de l'or et de l'argent ; car c'est une joie pour moi de voir dans ma barque un apôtre du Seigneur. » André le remercia, le bénit et tous s'embarquèrent.

« Va chercher trois pains à fond de cale, dit le patron à un des matelots ; il faut que nos passagers en mangent, afin de pouvoir supporter le mouvement des flots et le mal de

mer. » — « Frère, dit André, puisse le Seigneur te faire participer au pain céleste ! » — « Si tu es vraiment un disciple de Jésus, dit le patron, raconte donc les miracles de ton maître à tes disciples, afin qu'ils se réjouissent en leur cœur et cessent de craindre la mer. » Déjà le bateau avait quitté le rivage ; André rappela à ses disciples, qui étaient inquiets et mal à l'aise, comment un jour, étant sur le lac avec Jésus, ils avaient éprouvé une forte tempête, que le Seigneur avait aussitôt apaisée. Puis André fit une prière et demanda que ses disciples s'endormissent. Il n'avait pas encore fini qu'ils dormaient profondément.

La barque filait comme une flèche sur une mer d'huile. « Comme tu gouvernes bien ta barque ! dit André au pilote ; je navigue depuis seize ans et n'ai jamais vu un pilote aussi habile. » — « Nous aussi, répondit le pilote, nous avons souvent navigué et couru des dangers ; mais comme tu es un disciple de Jésus, vois, la mer a reconnu que tu es un homme juste et elle ne s'est pas soulevée en flots irrités. » « Merci, Seigneur, s'écria André, de m'avoir fait rencontrer un homme qui glorifie ton nom ! »

« Dis-moi, disciple de Jésus, ton maître n'a-t-il pas fait d'autres miracles que ceux dont on parle ? » André, après avoir un peu hésité, consent à satisfaire la curiosité du pilote. Un jour, avec les Douze, Jésus entra dans un temple des païens, devant lequel il y avait deux sphinx. Jésus ordonna à l'un des sphinx de se lever de son piédestal et de venir convaincre les prêtres de sa mission divine. Le sphinx obéit et parla d'une voix humaine. Puis Jésus dit au sphinx d'aller dans le pays de Chanaan, au champ de Mambré, de réveiller dans leur tombe Abraham, Isaac et Jacob et de les amener au temple. Le sphinx obéit encore et revint avec les trois patriarches. Puis Jésus renvoya les patriarches et ordonna au sphinx de reprendre sa place à la porte du temple. « Il a fait bien d'autres miracles, ajouta André, mais si je les racontais, tu ne les supporterais pas. » « Tu te trompes, répondit le pilote, car j'aime toujours écouter des discours utiles. »

Cependant le bateau approchait du rivage. Le pilote pencha sa tête sur l'épaule d'un des matelots et resta silencieux. André se tut également et s'endormit. Quand il le vit dormir, le pilote dit à ses matelots : « Etendez vos mains sous son corps et portez André et ses disciples devant les murs de la ville des Anthropophages ; puis revenez à moi. » Les matelots déployèrent leurs ailes, qu'ils avaient cachées jusque-là, obéirent et revinrent. Alors Jésus — car, vous l'avez deviné, le pilote du mystérieux bateau était Jésus lui même — remonta au ciel avec ses anges, qui étaient les matelots.

Au point du jour, André se réveilla par terre et vit ses disciples endormis autour de lui. « Levez vous, dit il, et sachez que nous avons été conduits sans le savoir par le Seigneur lui même, qui s'est humilié, a pris figure de marin et nous a mis à l'épreuve. » Puis il fit une prière et supplia le Seigneur de se manifester à lui. Jésus apparut sous les traits d'un enfant d'une merveilleuse beauté. André demanda pardon de ne l'avoir pas reconnu. « Tu n'as pas péché, répondit Jésus ; mais tu as douté que tu pusses aller en trois jours au pays des Anthropophages et je t'ai montré que je puis faire toutes choses. Maintenant, va à la prison de Mathias et délivre le, ainsi que tous les étrangers qui sont avec lui. Tu seras cruellement torturé, ton sang coulera à flots, mais tu ne mourras point, car les habitants de cette ville sont destinés à devenir des croyants. » Et, ayant ainsi parlé, il remonta au ciel.

André et ses disciples parvinrent inaperçus jusqu'à la prison. Elle était entourée de sept gardiens ; André pria, et ils tombèrent morts ; il fit le signe de la croix sur la porte, et la porte s'ouvrit. Ils trouvèrent Mathias assis et chantant et ils s'embrassèrent ; la promesse du Seigneur à Mathias s'était accomplie avec le trentième jour.

Dans la même prison il y avait des hommes et des femmes tout nus qui mangeaient de l'herbe ; c'étaient des étrangers à l'engrais, que les sauvages avaient abrutis et aveuglés. André leur rendit la vue en touchant leurs yeux et la raison en touchant leur poitrine ; de la sorte, 270 hommes et 49

femmes furent délivrés par l'apôtre. André leur ordonna de sortir de la ville et de s'asseoir sous un grand figuier, dont les fruits, miraculeusement multipliés, ne cesseraient de suffire à leur nourriture ; puis il fit descendre du ciel un nuage qui emporta Mathias et ses disciples sur une montagne auprès de saint Pierre. André resta seul dans la ville. Il aperçut un pilier de bronze sur lequel était une statue et s'assit derrière le pilier pour observer ce qui se passait.

Les bourreaux, étant allés à la prison chercher des victimes, trouvèrent les gardes étendus morts et les cellules vides. Alors ils firent leur rapport aux magistrats, qui furent très alarmés. « Retournez à la prison, dirent ils aux bourreaux, et ramenez les cadavres des gardes, afin que nous les mangions aujourd'hui même. Puis, nous réunirons les vieillards de la ville et nous tirerons au sort parmi eux afin d'en manger sept tous les jours. Cela nous suffira pendant quelque temps ; dans l'intervalle, nous équiperons des navires ; nos jeunes gens pourront partir en expédition et nous ramener des prisonniers à manger. »

Les bourreaux firent ce qui leur était ordonné et se mirent en devoir de dépecer les sept gardes ; mais tout à coup leurs couteaux tombèrent et leurs mains se pétrifièrent. « Malheur à nous ! » crièrent les magistrats, « il y a des magiciens attachés à notre perte ! Mais allez vite réunir les vieillards ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. On trouva 217 vieillards et le sort en désigna sept pour être mangés ce jour-là. L'un d'eux supplia les bourreaux de l'épargner et offrit à sa place son fils et sa fille. Les magistrats acceptèrent l'offre ; mais les pauvres enfants se lamentaient piteusement et demandaient avec des larmes qu'on les laissât grandir. Nonobstant, on les traîna au lieu du sacrifice, où il y avait un four pour cuire la viande et un bassin pour recevoir le sang. Alors André, qui voyait tout sans être vu, pria le Seigneur. Une fois de plus, les couteaux tombèrent des mains des bourreaux. « Malheur à nous ! » s'écrièrent les magistrats, « faudra t il donc que nous mourions de faim ? »

Comme ils se désolaient ainsi, le diable leur apparut sous les traits d'un petit vicillard. « Cherchez donc par la ville, leur dit il, un certain étranger du nom d'André et le mettez à mort ; car c'est lui qui a délivré vos prisonniers et qui, par ses sortilèges, vous réduit à la famine. » Mais André était invisible. On ferma les portes, on fureta partout, mais en vain. Alors le Seigneur apparut à André et lui dit : « Lève toi et montre toi maintenant à ces hommes. » « Me voici ! cria André, c'est moi que vous cherchez ! » A l'instant, la multitude l'entoure et l'on se met à délibérer sur le genre de mort qu'il convient de lui infliger. C'était trop peu de le tuer : il fallait le faire souffrir longuement. Un homme, en qui le diable était entré, conseilla de lui passer une corde autour du cou, de le traîner à travers les rues et les ruelles de la ville et, après l'avoir ainsi tué, de le manger. La foule applaudit et aussitôt le supplice d'André commença ; la chair de l'apôtre fut horriblement meurtrie sur les pierres et le sang coula de son corps comme de l'eau. Mais il ne mourut pas et, le soir venu, on le jeta dans la prison, les mains attachées derrière le dos. Le lendemain matin, on recommença à le traîner ; il ne cessait, dans sa peine, de prier le Seigneur. « Frappez-le sur la bouche, dit le diable, afin qu'il se taise ! » Le soir venu, on le ramena à la prison. Le diable s'y rendit avec sept démons pour insulter André et pour essayer de le tuer, mais ils ne purent approcher de lui, car il portait sur le front le scea du seigneur. Le troisième jour le supplice recommença, et on le ramena le soir à la prison. Il était épuisé de fatigue et couvert de plaies ; mais le Seigneur lui apparut, lui prit la main et lui rendit toute sa force. André se leva et aperçut, au milieu de la prison, un pilier sur lequel était posée une statue d'albâtre. C'était probablement, bien que le texte ne le dise pas, une de ces statues de fontaines qui répandent de l'eau, d'ordinaire par la bouche, et dont le type, très fréquent à l'époque romaine, est représenté par de nombreux exemplaires dans nos Musées. André ordonna à la statue de cracher de l'eau par la bouche jusqu'à ce que les habitants de cette ville



impie fussent châtiés. Aussitôt la statue obéit et commença à vomir des torrents d'eau. C'était une eau corrosive, qui mangeait la chair des hommes, et elle coulait sans interruption.

Quand le jour parut, les habitants s'aperçurent que la ville était inondée et se mirent à fuir dans toutes les directions, pour chercher refuge ailleurs. Alors André pria le Seigneur : « Ne m'abandonne pas, Seigneur, mais envoie ton archange Michel dans un nuage pour tracer une enceinte de feu autour de la ville afin que personne n'en puisse échapper. » Aussitôt la ville fut entourée de feu et l'eau, qui montait jusqu'au cou des habitants, leur rongeaient les chairs. « Malheur à nous ! disaient-ils ; tous ces fléaux se sont déchainés à cause de l'étranger qui est dans la prison ! Allons le délivrer, sans quoi nous sommes tous perdus. »

Ils coururent vers la prison, criant à tue tête : « Dieu de l'étranger, délivre nous de cette eau ! » André les entendit et, les voyant dans l'affliction, dit à la statue d'albâtre : « Cesse de répandre de l'eau, car il semble que les habitants de cette ville veulent embrasser la vraie foi ; j'y bâtirai une église et je te placerai dans cette église, pour reconnaître le service que tu m'as rendu. » La statue cessa de vomir de l'eau. Les habitants se rendirent à la porte de la prison et prièrent humblement le dieu de l'étranger d'avoir pitié de leur infortune. André sortit et marcha vers eux ; comme il marchait, l'eau s'écartait de ses pieds. Toute la multitude l'implora de la prendre en pitié. Parmi ceux qui le suppliaient ainsi était le vieillard qui avait livré son fils et sa fille. « Comment peux-tu invoquer ma pitié, dit André, toi qui as été sans pitié pour tes enfants ? Aussi, je te le dis, quand cette eau rentrera dans l'abîme, tu y entreras avec elle, et avec toi les quatorze bourreaux qui tuent des hommes tous les jours. » Alors André leva les yeux au ciel, la terre s'ouvrit et l'eau s'y engouffra avec le vieillard et les quatorze bourreaux.

« Cet homme vient de Dieu ! » s'écrièrent les sauvages, il va nous tuer tous, il va faire descendre le feu pour nous

brûler ! » — « Soyez sans crainte, mes enfants », répondit André, et il rendit d'abord à la vie tous les hommes, femmes et enfants qui s'étaient noyés au cours de l'inondation. Puis il dessina le plan d'une église et la fit bâtir. Ensuite il baptisa tout le monde et prêcha les enseignements de Jésus. Cela fait, il décida de partir. Vainement, ils essayèrent de le retenir auprès d'eux. « Je dois, dit André, aller retrouver mes disciples, » et il sortit de la ville, laissant les nouveaux convertis dans la douleur de l'avoir perdu si tôt.

Jésus, sous la forme d'un petit enfant, apparut alors à André. « Pourquoi, lui dit-il, n'as-tu pas accordé à ces gens un délai de quelques jours ? Leurs cris et leurs pleurs sont montés au ciel jusqu'à moi. Reviens dans la ville et restes y sept jours, jusqu'à ce que leurs cœurs soient confirmés dans la foi. Tu y prêcheras mon Evangile et tu ramèneras à la lumière ceux qui sont dans l'abîme. »

André rendit grâce au Seigneur, qui voulait ainsi que toutes les âmes fussent sauvées. Il fut accueilli dans la ville avec des transports de joie et y resta sept jours, prêchant la parole divine et enseignant. Puis, quand il sortit de nouveau, tous lui firent escorte, depuis les petits enfants jusqu'aux vieillards, en disant : « Il y a un seul Dieu, le Dieu d'André, et un seul Seigneur Jésus, auquel soient la gloire et la puissance à jamais. Amen ! »

Après ce récit, M. Salomon Reinach s'applique d'abord à identifier le pays où se serait passé le miracle, et à rechercher les origines de la légende. La ville dont il s'agit se serait appelée Myrné — ou Myrméné, ou Myrmidona, et était située dans la Chersonnèse Taurique, où les Grecs croyaient dès l'époque d'Hérodote qu'il existait plusieurs tribus d'antrophages, dont le point de départ aurait été une ville d'Asie, sur la côte de la Mer Noire, et la légende aurait pu prendre naissance dans une ville où se trouvait une statue placée sous le vocable de Saint André. Mais le récit parle aussi d'un temple gardé par des sphinx, ce qui placerait la scène en Egypte. D'un autre côté, la partie du récit relative à la réunion de pri-

sonniers enfermés dans un enclos où on les nourrissait d'herbes, offre une analogie sensible avec le conte arabe de Sindbad le Marin, originaire de l'Égypte d'où il serait passé par l'Inde. En combinant ces divers éléments, le conférencier conclut que le miracle, la légende, le conte ont pour point de départ des récits de navigateurs phéniciens ou égyptiens, qui se plaisaient à faire des récits merveilleux des pays lointains qu'ils avaient visités, et que la crédulité populaire exagérait encore en les colportant ; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on peut dire : « à beau mentir qui vient de loin ».

Il n'y a là rien de surprenant ; les peuples primitifs, comme les enfants, sont crédules et avides du merveilleux ; les dieux chantés par Homère, étaient contemporains de la guerre de Troie et les anciens ne se sont jamais heurtés de cet énorme anachronisme. C'est à la raison et à la science moderne de mettre les choses au point, en utilisant les matériaux découverts par de longs travaux et de savantes recherches.

JULES HENRIET.